

Le savon : plus qu'un détergent

Gynette Tremblay

Numéro 70, été 2002

De l'eau et du savon : une histoire des soins du corps

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7575ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

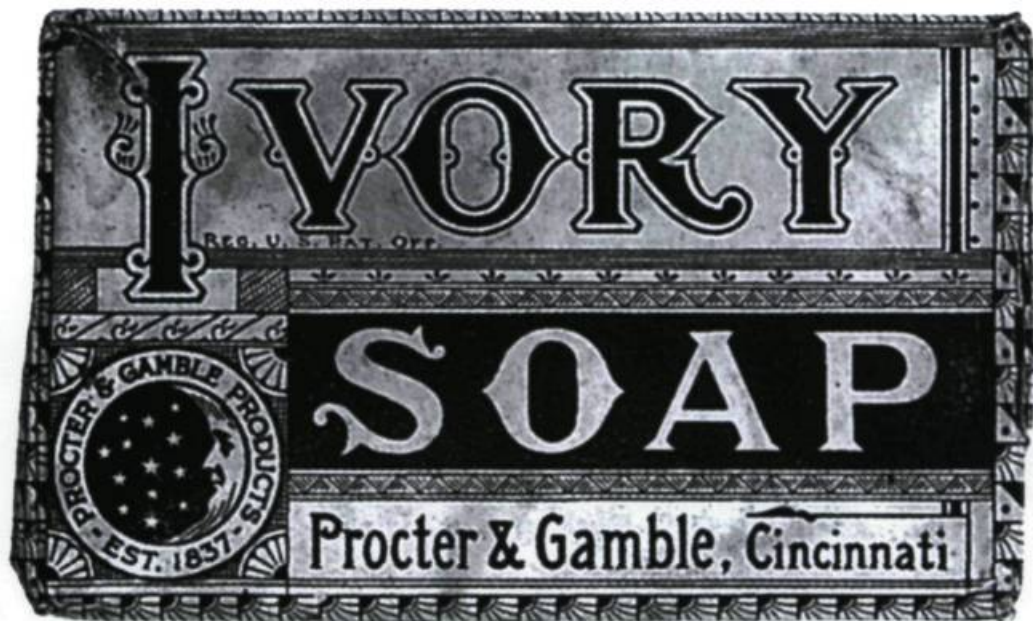
1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, G. (2002). Le savon : plus qu'un détergent. *Cap-aux-Diamants*, (70), 38–42.

Le fabricant américain Procter & Gamble utilisa pour la première fois le nom Ivory, en 1879. (Collection privée).



LE SAVON : PLUS QU'UN DÉTERGENT

PAR GYNETTE TREMBLAY

Les humains ont toujours préconisé une forme d'hygiène, souvent fort rudimentaire. Les Égyptiens ne toléraient pas la malpropreté. Les Grecs, qui ignoraient l'usage du savon, utilisaient une décoction d'écorces d'arbre ou de plante à propriété détersive dont la saponaire (herbe au foulon) pour le lavage des laines. Pline rapporte que les Romains lavaient leurs vêtements dans les eaux qui s'écoulaient des collines à l'aide d'un pain d'argile ou terre à foulon. Jusqu'au Moyen Âge, le savon servait d'onguent, de cosmétique et de remède. Ce sont les croisés qui rapportèrent de leurs voyages en Orient l'habitude de laver le linge de corps avec du savon.

Les pratiques hygiéniques seront conditionnées pendant longtemps par la peur des maladies contagieuses. Le bain était à éviter, car l'eau pouvait permettre aux pores de s'ouvrir et de laisser une entrée à la contagion. L'eau chaude en particulier était supposée fragiliser les organes. Cette crainte résultait des épidémies de peste qui faisait apparaître une image redoutable à l'effet que le corps composé d'enveloppes perméables se laissaient pénétrer par la maladie. Pour protéger le corps de toutes les attaques, il sera fortement conseillé de porter des vêtements ajustés en toiles lisses

et de trames compactes. Selon Georges Vigarello : «Il faut éviter les laines ou les cotons, matières trop perméables; éviter les fourrures dont les poils ménagent autant d'asiles au mauvais air».

Au XVI^e siècle, les restrictions imposées par les autorités religieuses font que les fidèles européens devront limiter leur toilette personnelle aux parties visibles du corps. Cela se résumait, somme toute, à s'essuyer mains et visage. Il s'agissait de pratiques assez expéditives. Encore, au XVIII^e siècle, la toilette sèche du courtisan consistait à se frotter le visage avec un linge blanc au lieu de se laver.

Au début du XIX^e siècle, l'hygiène va occuper une place importante et l'eau va devenir un élément essentiel de défense épidémique, grâce surtout aux travaux de Louis Pasteur qui introduisent la notion que l'eau efface le microbe. Dans la seconde moitié du XX^e siècle, l'idée de prendre un bain quotidien sera considérée comme un acte décent et il sera désormais possible, contrairement à l'interdit qui était en vigueur à l'époque victorienne, de le prendre nu. Rappelons-nous qu'il n'y a pas si longtemps, les installations hygiéniques n'offraient pas toutes les commodités et que la salle de bain n'était pas une pièce essentielle de la maison.

D'après Rosemary Meiring et Stan Garrod : «Chaque membre de la famille prenait régulièrement un bain le samedi soir. On faisait chauffer de l'eau dans de grands chaudrons qu'on vidait ensuite dans un grand baquet. En hiver ce baquet était placé près de la cheminée et pendant le restant de l'année, il était placé dans la cuisine, près de la cuisinière. Bien entendu, il n'y avait pas de salles de bains dans les maisons des premiers colons. Alors celui ou celle qui prenait un bain tendait des couvertures sur des chaises autour du baquet plein d'eau pour qu'on ne le voie pas. Une soucoupe en porcelaine, posée près du baquet, contenait un gros morceau de savon de ménage.

Il était fréquent de trouver dans une chambre à coucher un lave-mains ou une table de toilette sur laquelle étaient disposés une cuvette assortie d'un pot à eau qui contenait l'eau nécessaire aux ablutions.»

UNE INVENTION GAULOISE

Le savon serait une invention des Gaulois qui utilisaient un mélange de suif (probablement de la graisse de chèvre) et de cendres (de hêtre ou de bouleau) pour colorer leurs cheveux blonds en roux. Depuis, tous les savons sont obtenus selon le même processus : la saponification (du latin *sapo* pour savon), c'est-à-dire une réaction chimique d'une base (alcali, soude ou potasse) sur un corps gras (animal ou végétal). Il s'agit généralement de la combinaison de la potasse (savon mou) ou de la soude (savon dur) avec les acides oléique, margarique et stéarique contenus dans les corps gras auxquels divers éléments sont ajoutés : des essences pour la senteur, des colorants pour la couleur, de la glycérine pour la douceur, des protéines pour faire mousser. Le savon fabriqué à partir d'huiles végétales sera de couleur crème, alors que celui fabriqué à partir d'huiles d'olive ou de palme sera de couleur verte.

Selon A. Matagrin, en 1666, Jean-Baptiste Colbert octroie à Pierre Rigat de Lyon «le privilège exclusif d'établir en France des fabriques de savon blanc, marbré ou autre». La réussite fut immédiate. Carrefour de tous les échanges, Marseille qui a l'avantage de produire les principaux ingrédients nécessaires à la fabrication du savon : l'huile d'olive, les cendres sodiques d'où sera extraite la soude et les sels de Camargue, deviendra le premier fabricant français de savon.

Quelques années plus tard, en 1670, Nicolas Follin offre de créer en Nouvelle-France une industrie de potasse et de savons mous. Il obtient alors de Louis XIV, le privilège «d'être



(pendant douze ans) le seul à fabriquer de la potasse et des savons. [...] De plus, les savons canadiens seraient réputés marchandises françaises». L'intendant Jean Talon qui appuie les projets de Follin envoie en France «de la cendre à potasse et de l'huile de loup marin et de marsouin pour dégruer les soies et faire des savons». Le 11 novembre 1671, Talon écrivait au roi : «J'apprends seulement aujourd'hui par une barrique de potasse et un baril de savon mol que l'entreprise du sieur Follin a eu le succès qu'il avait promis et je juge qu'il y a lieu d'espérer qu'on fournira de l'Acadie et d'ici une partie du nécessaire à la France». Malgré cette bonne nouvelle et qu'il était prouvé selon Joseph-Noël Fauteux que «la potasse du Canada était d'une excellente qualité, soit seule et employée à lessiver le linge, soit convertie en savons mols, [qu'] on s'était rendu compte aussi que les cendres de la colonie étaient propices à cette fabrication et qu'il était possible de les obtenir à bon marché», l'entreprise de Follin se termina sans qu'il puisse remplir tous ses engagements.

■ Les bains de Caracalla à Rome. (Archives de l'auteur).



The Foot Bath,
Antoine Plessan, gravé par
P. Pelée. (Musée de la
civilisation. Collection
Jourdan-Fiset, don de
Galinel Miller, n° 93-2776).

POURQUOI LE SAVON LAVE-T-IL ?

Le savon est constitué d'une partie polaire qui est soluble dans l'eau et d'une partie non polaire, soluble dans le gras (la saleté). Dans les molécules de savon, un atome de sodium est accroché à une longue chaîne d'atomes d'hydrogène et de carbone. C'est grâce à cette chaîne qu'on peut se laver les mains. La queue de cette molécule est *hydrophobe* : elle ne supporte pas l'eau. Elle se dirige vers les graisses, facilitant leur élimination.

QUELQUES AMÉLIORATIONS

En 1791, le chimiste français Nicolas Leblanc découvre un procédé d'extraction de la soude à partir du sel ordinaire et invente «l'acide vitriolique» qui donnera un savon qui peut «effacer toutes les taches!» Cette découverte révolutionne la préparation du savon. De ce fait, la fabrication artisanale devient réellement industrielle. Autre révolution dans le domaine de la savonnerie. En 1823, le chimiste Michel Chevreuil révèle dans *Recherches chimiques* les propriétés de la glycérine et donne la première théorie exacte sur la saponification. Il fait breveter avec Gay-Lussac un procédé qui permet l'extraction des acides gras du suif. Cette découverte donnera naissance à l'industrie de la bougie stéarique, tout en offrant à la savonnerie une nouvelle matière première, l'oléine. L'arrivée de cette soude artificielle va faciliter le travail du savonnier en lui permettant de pouvoir compter sur

des produits purs toujours identiques à eux-mêmes. En 1873, l'ingénieur belge Solvay introduit la soude à l'ammoniaque qui facilite la caustification.

En Europe comme en Amérique, au gré des découvertes chimiques, la production du savon s'industrialise. Ce sera en 1806 qu'ouvrira, à New York, la première manufacture de savon. Il s'agit de Colgate qui commence à fabriquer le savon Palmolive fait essentiellement d'huiles d'olive et de palme. À la même époque, Procter et Gamble mettent sur le marché le savon Ivory, premier savon parfaitement blanc. En 1870, quelques fabriques de Québec (Piddington et fils, J. B. Roy et Lauzon) et de Montréal (Hearle, Hood & c.) manufacturent des savons à usages domestiques et de toilette fabriqués à partir de soude et d'huile de palme qu'ils importaient d'Angleterre. En 1877, ces compagnies annonçaient à leur clientèle dans *Le Nouvelliste* qu'ils avaient «le meilleur savon dur. Le meilleur savon de fantaisie et de toilette».

LE SAVON DU PAYS : DU GROS OUVRAGE !

Le savon de toilette était encore au milieu du XX^e siècle un produit de luxe. Le savon manufacturé coûtait cher. «Je ne comprends pas que tu achètes autant de savon, ma mère fait son propre savon. L'argent ne tombe pas du ciel», mentionne Alice Parizeau dans *Côte-des-Neiges*. La bonne ménagère devait, parmi ses nombreuses tâches, trouver le temps de fabriquer le savon de ménage ou savon du pays.

Selon Berthe Potvin : «Une brique de savon domestique qui sera doux pour les mains des travailleurs, résistant et fort, efficace pour la lessive ou tout autre usage courant. À cette époque reculée, il n'existait aucun de ces détergents que toutes les mamans d'aujourd'hui emploient à mille fins. Le savon fabriqué par nos mères permettait de substantielles économies. Chaque semaine, les planchers de bois mou des diverses pièces de la maison étaient soumis à une tâche ardue, le brossage et le lessivage.

Dès les premiers grands froids de l'hiver, la ménagère recueillait précieusement, dans un vaste récipient placé hors de la portée des chiens et dans un endroit froid, toutes les matières grasses inutilisées qui venaient des animaux de boucherie et des restes de table. En Acadie, le gras était remplacé par l'huile de foie de morue ou de loup marin.

Le beau temps du printemps arrivé, généralement en mai, elle installait à l'extérieur

au grand air à cause de la senteur dégagée, un large chaudron en fonte soutenu à un tronc d'arbre placé sur un brasier de bûches généralement du merisier, dans lequel elle faisait bouillir la graisse de porc ou de bœuf et les os broyés pour préparer le *consommage* ou le *consommé*. Elle ajoutait une grande quantité d'eau additionnée de lessi qui s'obtenait en versant de l'eau bouillante sur de la cendre de bois franc dans une grande cuve. Une fois tous les ingrédients préparés, le chaudron bien nettoyé, elle commençait l'étape de l'empâtage. Tout le gras était mis à bouillir dans ce mélange pendant 45 minutes. Il fallait brasser le *brassin* sans arrêt avec une palette en bois pour empêcher le gonflement et le débordement qui pouvait être évité en ajoutant un peu de neige à portée de la main. Finalement, le sel était introduit graduellement «pour faire prendre le savon». Le tout retiré du feu reposait pendant 24 heures. Certaines ménagères ajoutaient des flocons d'avoine, de la glycérine, du sucre et même du lait pour l'adoucir et de l'huile de sassafras ou des feuilles de gingembre sauvage pour lui donner un parfum agréable. Le mélange, refroidi et réussi, était découpé en bandes rectangulaires de grosseur irrégulière. Elles étaient placées dans des boîtes en métal pour les soustraire à l'appétit des petits rongeurs. Il s'agissait de trois jours de travail harassant et dangereux et qui, selon les superstitions, ne devaient pas «être fait par une femme menstruée au risque faire tourner le savon».

Le savon du pays était bon, paraît-il, pour le cuir chevelu ou pour guérir les plaies. Selon les dires d'un informateur recueilli par Louise LeBel, en 1974 : «On pouvait se servir du savon mélangé avec du sirop d'érable ou de la cassonade. Les deux produits mélangés pouvaient guérir une coupure ou une démangeaison dans pas grand temps. Le produit combiné agissait comme désinfectant et après quelques jours d'emploi, la blessure disparaissait».

«Parfois, on s'en servait pour le visage, sous prétexte qu'il faisait blanchir la peau car, il ne fallait pas être basané, ce n'était pas la mode. Les femmes travaillaient aux champs et, elles se coiffaient; elles se couvraient aussi les bras et les mains. Une jeune fille aurait été gênée d'être grillée. Pour être dans le vent, à l'époque, il fallait être blanche. Alors, de temps en temps, on se servait de savon pour le visage, ce qui ne manquait pas de chauffer un peu mais, par la suite, donnait un très bel épiderme. Dans ce temps-là, les femmes n'avaient jamais de boutons».

UN OBJET DE CONSOMMATION

Le savon est aujourd'hui un produit d'usage quotidien, fabriqué selon la même recette, même si certains fabricants basent leur publicité sur son pouvoir désodorisant. En fait, tous les savons ont un effet désodorisant puisqu'ils délogent les bactéries qui causent les odeurs.

POURQUOI LE SAVON IVORY FLOTTE-T-IL?

Le savon Ivory flotterait pour une raison historique! En effet, un jour, un employé de la compagnie qui commercialise Ivory aurait oublié d'arrêter la machine qui fabrique le savon pendant sa pause. À son retour, une très grande quantité d'air s'était incorporée au mélange, ce qui fait que sa densité était moindre que celle de l'eau. Les consommateurs ont aimé et en ont redemandé! C'est pourquoi le savon qui flotte est demeuré la marque de commerce d'Ivory!

Les débrouillards, les conseils du prof,
vendredi 21 avril 2000.

www.lesdebrouillards.com/prof/cherprof/asp

■
Le brassin de savon, huile sur toile de Joseph-Charles Franchère. (Musée du Québec, photographie Patrick Altman).





Baril de lessive,
dessin de Michel Bergeron.
Jean-Claude Dupont.
*Histoire populaire
de l'Acadie*. Montréal,
Leméac, 1979).

Depuis quelques années, un intérêt pour les produits naturels, qui vient d'un souci de sauvegarder l'environnement et de réduire l'usage des composantes toxiques et des produits chimiques, a favorisé l'arrivée sur le marché d'une gamme de produits faisant la promotion des vertus naturelles. Il s'agit de produits écologiques et biodégradables qui se démarquent par une inventivité, par la qualité des ingrédients et la variété

de la décoration et de la présentation. Elle remplace avantageusement la production domestique qui a disparu dans les campagnes au milieu du XX^e siècle. ♦

Pour en savoir plus :

Georges Vigarello. *Le propre et le sale. L'hygiène du corps depuis le Moyen Age*. Paris, Seuil, 1985, p. 18.

Rosemay Meiring et Stan Garrod. *La maison des pionniers*. Toronto, Fitzheby & Whiteside, 1980, p. 18.

A. Matagrín. *Manuel du savonnier*. Paris, Gauthier-Villars, 1949, p. xi.

Joseph-Noël Fauteux. *Essai sur l'industrie au Canada sous le Régime français*. Québec, Ls-A. Proulx, 1927, p. 333-334.

Le Nouvelliste. 28 septembre 1877.

Alice Parizeau. *Côte-des-Neiges*. p. 25.

Berthe Potvin. *La vie des Canadiens français au début du siècle*. s.l., s.é., 1966, p. 54.

Louise LeBel. «Enquête personnelle sur la tradition populaire», Archives de folklore, Université Laval, p. 13.

Louise LeBel. «Enquête personnelle sur la tradition populaire», Archives de folklore, Université Laval, p. 1-2.

Gynette Tremblay est chercheure en ethnologie et linguistique.



**De l'histoire
au Septentrion**

Jean-Pierre Hardy

**La vie quotidienne
dans la vallée
du Saint-Laurent**

1790-1835



Jean-Pierre Hardy examine plusieurs aspects de la vie quotidienne en pleine évolution au Bas-Canada au XIX^e siècle: d'abord, le chauffage et l'éclairage, ensuite le mobilier et les accessoires décoratifs et enfin les soins que l'on accordait à son corps.

180 pages, illustré, couverture, 34,95\$

SEPTENTRION
www.septentrion.qc.ca

**L'Action
NATIONALE**

**DES IDÉES
POUR CHANGER
LE MONDE**

- Culture
- Politique
- Société
- Économie



Dix numéros/an
Étudiants : 22 \$
Canada : 42 \$
Autres pays : 70 \$

*S'abonner c'est planter un pays
au cœur d'une Québécoise,
au cœur d'un Québécois !*

L'Action nationale
425, boulevard de Maisonneuve Ouest, bureau 1002
Montréal (Québec) H3A 3G5
Téléphone : (514) 845-8533 – Télécopieur : (514) 845-8529
Site : <http://www.action-nationale.qc.ca>
Courriel : revue@action-nationale.qc.ca